

Extrait de

La Petite Maison dans la zermi

Thierry Pelletier

(Éditions Libertalia)

Plus d'informations sur editionslibertalia.com

PRÉFACE À LA NOUVELLE ÉDITION

— 2014 —

Sept ans déjà qu'a paru ce gentil petit recueil. J'étais, en ce temps, chômeur et un peu fâché avec le travail social. L'estimable accueil reçu par cette compilation de bluettes m'a, tout d'abord, permis de tâter, avec des fortunes diverses, un peu de journalisme. Très vite cependant, « poussé par la nécessité », je suis redevenu « gardien de pauvres ».

J'ai, depuis lors, torché des goliots la nuit dans un foyer d'accueil médicalisé, « accompagné » des toxicos vers nulle part au sein d'une association de secours des plus chrétiennes, distribué des seringues à des schlags dans de riantes bourgades de la proche banlieue, regardé des détenus pleurer dans mon petit bureau du bloc médical d'une maison d'arrêt, fait du sport avec des gars en aménagement de peine...

J'ai aimé tous ces boulots, je me suis bien marré et bien pris le chou avec tous les cabossés qu'on m'a confiés. C'est avec l'institution et certains collègues que ça a parfois merdé.

Au foyer d'accueil médicalisé, un résident a brûlé vif dans son fauteuil roulant en allumant sa clope dans le patio. Les collègues n'ont pas pu le secourir, la porte-fenêtre coulissante avait été vissée pour économiser le chauffage. À la suite de cet incident mineur, notre directeur, jamais inquiet, a attendu un an et demi avant de daigner organiser des exercices d'évacuation ou de former le personnel au maniement des extincteurs. Manière d'affirmer encore un peu plus son omnipotence...

Pas la place de narrer ici la liste exhaustive des saloperies constatées dans les différentes taules traversées, ce serait trop long, ça mériterait amplement un tome II. Pour faire court, je retiens de ces dernières expériences qu'un éduc dreadlockeux au babil pseudo-libertaire, adepte de la réduction des risques, peut être tout aussi nuisible qu'un éduc bigot fervent tenant de l'abstinence. Y'a que le jargon et la panoplie qui changent, sinon c'est du pareil au même, tout pareil.

Bon, faut pas non plus que j'attige trop à tout retapisser au jus de merde, j'ai également rencontré dans chaque boîte des êtres exceptionnels, encore humains, j'ai même usiné dans une taule saine, le centre thérapeutique résidentiel Pierre-Nicole,

où l'on se casse la tête pour développer des alternatives à l'incarcération, un lieu où on accueille dignement les gens, où on ne prend pas les « usagers » pour des jambons, de la chair à subvention.

Pour moi, le vrai malaise, c'est que j'ai le sentiment que nombre de mes collègues, souvent les plus jeunes, ont intégré, consciemment ou non, l'idée que nous n'étions pas tout à fait de la même espèce, les *usagers* et nous. On ne mange pas ensemble, on ne chie pas dans les mêmes chiottes. On a beau proclamer qu'on *accompagne l'usager vers l'autonomie* dans le respect de son *projet de vie*, lorsqu'en réunion on évoque son cas, au pégreleux, on ne manque jamais de rappeler qu'il s'agit d'un *cas psy*, d'un *bipolaire*, d'un *psychotique*, d'une *personne fortement désocialisée*. Comme si avoir craqué à un moment, avoir vécu dehors, avoir pris un traitement ostracisait à jamais. Pour tous ces gentils travailleurs sociaux, il est normal qu'il y ait des déglingués, des cas socs à la ramasse, et normal qu'il y ait des éducateurs de 25 ans pour leur expliquer la vie et croûter sur leur crâne plein de vent et d'idées folles. Le souci, c'est que quand on prend l'habitude de parler de *ces gens-là, pas tout à fait comme nous*, on peut, même avec les meilleures intentions

du monde, arriver facilement à accepter l'idée de l'*Untermensch*, celui qu'on peut, qu'on doit même, écrabouiller, crucifier, égorger joyeusement pour le salut de la communauté, comme cela se pratique déjà assidûment du Donbass à la Syrie en passant par Gaza. Pourtant, Robert Antelme revenu du fond de l'enfer concentrationnaire l'a magistralement prouvé*, que l'on soit ou non du bon côté des barbelés, et quoi qu'en pensent ceux qui tiennent le gouni, il n'existe qu'une espèce humaine.

Présentement, c'est pas une matraque, mais une grosse Maglight qui pend au bout de mon bras. À la suite d'une dernière expérience malheureuse dans le social (ma chefaillonne n'a pas apprécié ma « posture professionnelle ») me voilà propulsé « agent de tranquillité », vigile de nuit, dans un camping de l'île d'Oléron, histoire de récupérer des droits au chômage.

Six hectares de mobil-homes, entassés les uns sur les autres, à arpenter toutes les heures en engueulant les poivrasses qui troublent le sommeil des congés payés tempérants. Ici, sur la planète des Tongs, les mots d'ordre sont la joie par la plage, la liberté par la murge. Entre les gros

* Dans *L'Espèce humaine*, Gallimard, «Tel».

beaufs qui s'atomisent au jaune sur leur terrasse et les racailleux qui tiennent absolument à nous faire partager leur délicieux mode de vie, c'est pas toujours un taf facile, kapo à Dachau-les-Bains.

Alors au petit matin, pour me détendre après le service, je me mets des vidéos d'exécutions sommaires en Irak et je me dis qu'il est plus urgent que jamais de « faire sauter le camp » si on veut éviter l'équarrissage général.

15 août 2014